

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Edgar VOIROL

La négresse (conte - A Maurice
Mudry)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1955, tome 53, p. 140-147

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

La négresse

— Et surtout, mon petit, ne nous ramène pas une négresse !

Penché sur le bastingage, André Floc regardait la mer, en proie à ce léger vertige que donne le mouvement de l'eau, et cette phrase dansait dans sa mémoire.

Au moment des adieux, après les étreintes mouillées de larmes, les baisers des longs départs, ce furent les dernières paroles de sa mère. Elle pensait déjà au retour du colon chargé de dépouilles exotiques qu'elle étalerait sous les yeux éblouis de ses connaissances, aux imprévisibles tentations d'une terre trop riche de parfums et de moiteur.

André souriait des inquiétudes maternelles. Par amour des situations croustillantes, il laissait courir sa fantaisie, imaginait la scène d'un débarquement sensationnel en compagnie d'une négresse, une authentique négresse, comme on en voit dans les revues missionnaires, avec un jupon rouge à fleurs, des bracelets d'ivoire et de cuivre jusqu'aux épaules, un turban de calicot bigarré, une négresse de taille et de poids, au visage barré d'un sourire éclatant, de quoi faire pâlir les réclames des produits « Binaca », une négresse très nature, à la fois cervelle d'oiseau et cœur de lionne, pour toute la vie. Cette association lui plaisait : juste assez d'esprit pour vivre et créer du bonheur, mais l'amour sauvage et fidèle d'un « cœur de lionne ». Il savourait le silence consterné de ses anciennes amies lorsqu'il annoncerait avec une ironique solennité :

— Je vous présente Nougasaki, ma femme bien-aimée.

Il se promènerait avec ostentation dans les lieux publics, s'amusant à se retourner brusquement pour jouir de la stupéfaction des passants éblouis par la démarche royale de Nougasaki qu'on verrait s'avancer avec le balancement d'un navire en grand pavois.

Quant à l'accueil familial, ce serait le bouquet de la fête. Sa mère, un peu guindée, fort à cheval sur les convenances, comment prendrait-elle la plaisanterie ? Mal, sans doute, lorsqu'elle s'entendrait appeler : « Mémé ! » par la zézayante et plantureuse Nougasaki.

En ses divagations, l'esprit glisse d'un sujet à un autre par d'insensibles passages qu'aucune logique n'enchaîne. André se retrouva dans la réalité. Il cherchait l'aventure, il ferait le dur apprentissage de l'existence, comme tous ceux qui fuient les difficultés de leur milieu dans l'espoir de vivre nonchalamment ailleurs. Ils oublient que l'homme transporte sous tous les cieus les causes de ses ennuis : le caractère, l'incompétence et la mollesse. Le paysage, le milieu et le climat ne changent rien au tempérament qui nous suit comme une ombre fidèle.

A peine débarqué, André constata sans plaisir exagéré que le travail nous guette à chaque détour de chemin. Il aurait voulu exercer un petit métier peu fatigant et bien rétribué. La Compagnie qui l'avait engagé l'avertit, par allusions discrètes, qu'il est inutile d'entreprendre un lointain voyage pour se tourner les pouces à l'ombre des bananiers. Si sa présence ne se traduisait pas en chiffres rentables, son remplacement s'opérerait dans un temps record.

Comme André Floe ne manquait pas d'intelligence, il se laissa persuader que l'activité comportait des risques moindres que le repos. Il réussit assez bien dans ses affaires et, dans le cercle restreint de la société blanche, il connut le succès du jeune homme en âge de s'établir.

Il suffit parfois d'un banal incident pour fixer notre sort. Une rage de dents conduisit André chez le dentiste de la colonie dont il avait entrevu les cinq filles au cours des réceptions traditionnelles.

A peine fut-il installé sur la chaise des supplices qu'elles accoururent, diaphanes et vives comme des libellules. Elles s'empressaient à le soigner, et le plaisir de contempler leurs évolutions endormait les douleurs d'une fraise à la recherche d'un nerf hypersensible.

Des invitations suivirent un traitement que le père prolongeait sans raisons apparentes. Les jeunes personnes étaient toutes jolies dans leur genre, toutes dignes d'attention.

Entre ces beautés, le cœur d'André balançait. Au moment où il esquissait un choix, le charme piquant d'une rivale le rejetait dans l'indécision. A cette perplexité s'ajoutait le scrupule de décevoir quatre cœurs laissés pour compte.

Mais les convenances exigeaient de mettre un terme à ce délicat marivaudage.

Sur de petits cartons, André écrivit d'une main tremblante les cinq noms bien-aimés : Jeanne, Elisabeth, Agnès, Monique et Gabrielle. Il les jeta dans son casque, les brassa et, les yeux fermés, le cœur palpitant, saisit un billet.

A première vue, ce procédé a quelque chose de choquant. Les sages estiment avec raison que les décisions importantes de la vie se prennent dans le calme et la réflexion, en pleine lucidité. On ne joue pas sa destinée dans une partie de dés. Rarement le hasard nous sert.

Cependant, si nous prenons la place d'André, il faut avouer que le sort seul pouvait trancher une difficulté aussi complexe.

Lorsqu'André ouvrit les yeux et lut : « Agnès ! » il se sentit transformé. Il n'éprouvait aucun regret. Quatre visages avaient déserté sa mémoire. Il ne restait que la blonde Agnès dans son cœur et il s'étonna de ses récentes incertitudes.

Il se déclara sans tarder, mais avec tant de tact et de modestie, que les sœurs sacrifiées n'eurent pas à souffrir de l'étalage d'une extrême félicité et, comme elles aimaient Agnès, elles la fêtèrent de leur mieux.

Le soir même de ce jour mémorable, André prit la plume et communiqua la nouvelle à sa famille.

Mes chers parents,

Avant de me livrer au sommeil, je viens partager avec vous mon immense bonheur. J'ai choisi ce matin la compagne de ma vie. Elles étaient cinq sœurs, également belles et bonnes. Après une longue période d'hésitation, je me suis décidé. Elle se nomme Agnès. Afin d'exercer votre perspicacité, je vous envoie ci-joint une photo de la nouvelle famille qui me reçoit. Je vous laisse deviner l'objet de mon affection, l'étoile de mon ciel. Entre les

cinq merveilles au milieu desquelles je trône, désigner l'heureuse élue. Nous verrons si votre goût correspond au mien.

Votre André.

Dans l'exaltation d'un amour comblé, il mit la lettre sous enveloppe, glissa une photo d'un geste distrait et s'endormit.

Tandis qu'André savourait les délices de ses fiançailles, sa famille vivait des heures d'angoisse mortelle.

Mme Floc se réservait le privilège de dépouiller le courrier africain, tant elle avait hâte de reprendre contact avec son fils absent. Lorsqu'elle ouvrit la lettre, elle en retira d'abord une photo qui la fit rire aux larmes. Assis devant une hutte de feuillage, André, tout de blanc costumé, était assis à même le sol, et une cour de cinq négresses vêtues de feuilles de palmier l'entourait. Au verso figurait la légende : « Souvenir d'inspection au pays des Zazous. Cinq " naturelles " en tenue de gala. » Cet instantané pittoresque l'amusait et elle se proposait déjà de le faire admirer aux amis du bridge hebdomadaire. Mais à mesure que Mme Floc déchiffrait le message de son fils, son visage se décomposait. A la fin, elle éclata en sanglots.

La famille alertée par ce violent chagrin apprit qu'André allait épouser une négresse. La photo passa de main en main. Il fallait beaucoup d'indulgence pour imaginer André au bras d'une de ces cinq moricaudes dans le cadre de la famille Floc. L'accablement était tel que personne n'osait poser la question brûlante : « Laquelle est-ce ? »

M. Floc prononça une parole historique qui résumait le drame :

— Nous sommes déshonorés !

Il fut décidé à l'unanimité qu'on tiendrait cachée cette honte familiale. Hélas ! René qui fréquentait encore le lycée ne put se taire et la nouvelle se colporta rapidement. André Floc, racontait-on à mi-voix, avait rencontré une négresse du plus beau noir au cours d'une randonnée dans la brousse, et il l'avait épousée sans répugnance. Les bonnes âmes compatirent à cette épreuve monstrueuse, non sans un secret plaisir.

Mme Floc répondit à son fils avec une dignité de matrone offensée mais stoïque.

Mon cher petit,

Je pense que tu as voulu nous amuser. Je me garderai de qualifier le goût de cette plaisanterie.

Je ne puis te cacher la surprise, que dis-le, la stupéfaction que nous cause ton choix. Nous n'avons pas voulu augmenter notre émotion en désignant la « beauté » ou la « merveille », comme tu l'appelles, dont tu vantes les attraits. Tu auras sans doute envisagé les suites de cette alliance et ses répercussions quant à nos rapports futurs.

Ta mère

André relut plusieurs fois ce billet laconique d'une femme ordinairement prolix. Le sens caché de ce message et la cause de cette froideur lui échappaient. Il ne pouvait deviner qu'à l'origine de ce malentendu désastreux se trouvait une fatale distraction qui avait substitué les cinq négresses aux cinq « grâces ».

Pour ne pas affliger sa fiancée, André ne lui communiqua point la réponse maternelle. Agnès ne sut pas comment interpréter un silence qui ne fut pas rompu à l'annonce du mariage. La correspondance qui suivit l'événement ne traitait que de banalités. Mme Floc ne fit pas même allusion à la naissance d'un bébé qu'André avait peint en termes enthousiastes.

Mes chers parents,

Dieu a voulu bénir notre union. Un enfant nous est né. Il ressemble à Agnès avec ses cheveux déjà frisés, son teint chaud, ses lèvres charnues. Vous aurez autant de plaisir que son glorieux père à le contempler, car j'envisage de solliciter un congé de quelques mois. Une partie de nos bagages nous précédera. Maman aura la bonté de ranger les vêtements dans la chambre qu'elle nous destine.

Votre André

La description de l'enfant dissipait les dernières illusions. Le malheur était bien consommé. Des cheveux frisés, disons crépus, un teint chaud qui foncerait encore,

des lèvres charnues. Rien ne manquait au tableau. La fière dynastie des Floc tournait au café au lait.

La perspective du retour fit monter la fièvre. L'arrivée des colis acheva le désastre.

Le premier contenait une curieuse collection de parures indigènes qui gardaient l'odeur d'un usage récent. Lorsque Mme Floc plongea ses mains dans les deux autres caisses, elle poussa de tels cris que toute la maison accourut. Elle retirait les pièces d'un trousseau sans pareil en Europe. Sur le sol traînaient des étoffes multicolores, des tuniques aux formes rudimentaires, des écharpes à franges d'or, des ceintures de cuir martelé, des bonnets de raphia tressé garnis de perles fausses.

— Nous ne permettrons pas que cette créature nous ridiculise avec ces défroques, déclara Mme Floc.

Dès le lendemain, elle assaillit les magasins et se procura, au jugé, un assortiment de robes civilisées et de chapeaux classiques. Elle ne pouvait savoir qu'elle avait débarrassé la garde-robe de la nourrice indigène qui faisait partie du voyage.

Pour dormir, la nuit, Mme Floc dévorait des somnifères puissants et, le jour, elle vidait des tubes d'aspirine afin de calmer ses migraines. M. Floc poussait des rugissements de colère à son réveil et mâchait des cigares pour occuper ses nerfs. René, le collégien, refusait d'étudier. Sa sœur, Brigitte, oubliait de préparer les repas. Bref, la perspective de ce séjour avait bouleversé les habitudes de la famille. Un pareil trouble ne pouvait échapper aux regards des voisins. Bientôt, toute la petite ville connut la mésaventure de la famille Floc.

Des femmes bien intentionnées apportèrent même leurs hypocrites consolations, uniquement pour contempler le désarroi moral des Floc. Ces démarches intempestives mirent le comble à l'exaspération. On pouvait craindre des scènes de violence. Lorsqu'il fallut quitter la maison pour accueillir les voyageurs, la famille hésita. L'épreuve à subir en public dépassait les forces à bout de résistance.

— Nous mourrons de honte ! soupira Mme Floc, défaillante. Elle se suspendit au bras de son époux.

— Allons ! dit-elle sur le ton résigné des condamnés à l'échafaud.

Sur le quai de la gare, une foule inaccoutumée bavardait. Elle se tut religieusement à l'arrivée des Floc funèbres.

— Les brutes ! grogna M. Floc, dont les yeux lançaient des éclairs.

Un vacarme assourdissant couvrit les murmures, le convoi ralentit sa marche, hoqueta, et les glaces se baissèrent.

— Hello ! criait André penché à l'une des fenêtres.

La famille se déplaça comme un bloc pour assister au débarquement.

— Voilà la négresse ! s'exclama René. Mince, alors, quelle pièce !

Au sommet du marche-pied apparut, en effet, une négresse aux formes athlétiques recouvertes d'un prodigieux assemblage d'étoffes aux couleurs vives et qui portait un bébé dans une peau de léopard. Derrière ce spectacle se tenait André aux mains encombrées de colis.

Mme Floc retrouva son agilité de vingt ans, elle oublia une sciatique tenace, la gravité des bons usages. Elle bondit sur l'enfant, découvrit son visage et poussa un cri de joie.

— Mais il est blanc comme vous et moi ! Dieu soit loué !

Puis, perdant le contrôle de ses actes, dans les transports d'une reconnaissance éperdue, elle mit deux baisers sur les joues rebondies de la négresse.

— Chère Agnès !

— Moi, pas Agnès ! Nougasaki !

— Hein ?

Du coup son enthousiasme tomba à zéro. Devant une foule indiscrète et narquoise qui faisait cercle, elle venait de se couvrir de ridicule par une fausse manœuvre.

— André, que se passe-t-il ? Cette... enfin cette négresse, c'est Agnès ? Ta femme ?

— Ma femme ?

Ne voyant autour de lui que des visages atterrés ou moqueurs, il se demanda quelle était l'origine de cet incompréhensible quiproquo.

— C'est bien l'une des femmes qui figuraient sur la photo ? reprit la mère haletante.

— Sans doute.

— Alors ?

— Mais la photo que je vous ai envoyée ne représentait que des femmes blanches..

— Elles étaient toutes noires ! Toutes les cinq !

André sentait ses jambes flageoler. Une sueur froide et poisseuse perlait sur son front. Il se prit la tête à deux mains. Toute l'aventure s'éclairait brusquement.

— Quelle méprise ! s'écria-t-il. Dans la fièvre de mon bonheur, je me suis trompé de photo ! Au lieu d'un document familial, vous avez reçu un souvenir de brousse.

— Jolie distraction ! dit M. Floc goguenard et furieux.

Au même instant, une voix d'oiseau appela !

— André, tu m'oublies ? Les bagages sont rassemblés.

Les regards se concentrèrent sur une charmante jeune femme qui, du train, faisait signe. Elle était rose et blonde.

— Voilà Agnès ! murmura André, rouge de confusion.

Les nerfs se détendirent en un éclat de rire. Le wagon fut pris d'assaut, une vague d'enthousiasme emporta Agnès et ses paquets. Elle n'avait pas assez de figure pour recevoir tous les baisers, pas assez de mains pour répondre aux gestes de sympathie. Echevelée, perdant le souffle dans cet ouragan d'affection, elle demanda :

— Qu'y a-t-il ?

— Je t'expliquerai plus tard, dit André qui s'efforçait de soustraire sa femme aux remous d'un délire collectif. Il réussit à dégager Agnès, qui, par chance, n'avait perdu aucun membre dans la cohue.

René contemplait la scène en philosophe :

— Si la négresse apprend l'histoire, elle ne sera pas fière ! murmura-t-il en suivant le cortège triomphal de la famille Floc délivrée d'un cauchemar.

Edgar VOIROL